

www.e-rara.ch

**Magazin des adolescentes, ou, Dialogues d'une sage gouvernante avec
ses élèves**

LePrince de Beaumont, Jeanne-Marie

Yverdon, 1781

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: Ak BEA 2/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13065>

XII. Dialogue. Madem. Bonne.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

XII. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

Nous n'avons pas dit toutes nos histoires, la dernière fois, & nous avons aussi oublié la géographie; il faut, s'il vous plaît, commencer par-là aujourd'hui. C'est à vous, *Miss Molly.*

Miss Molly.

Le chef des armées du roi de Syrie, se nommoit *Naaman*. Il étoit fort aimé de son maître, parce qu'il étoit un grand capitaine & un fort honnête-homme: mais il lui étoit arrivé un grand malheur; il étoit devenu lépreux, c'est-à-dire, qu'il étoit couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une galle affreuse. Il avoit dans sa maison une fille israélite, qui avoit été esclave, & comme on la traitoit bien, elle étoit fort attachée à son maître, & avoit une grande compassion du triste état dans lequel il étoit réduit. Un jour elle dit à sa maîtresse, je suis sûre que le prophète *Elisée* guériroit mon maître, s'il vouloit l'aller trouver. *Naaman* ayant fait savoir cela au roi son maître, ce prince lui donna une lettre par laquelle il prioit le roi d'Israël de

guérir *Naaman* de sa lepre. Le roi d'Israël ayant reçu cette lettre, déchira ses habits, comme c'étoit la coutume quand on avoit une grande affliction, & dit : suis-je un Dieu, pour guérir les malades ? On voit bien que le roi de Syrie me cherche querelle. *Elisée* ayant appris cela, envoya dire au roi d'Israël : pourquoi vous affligez-vous ? Que cet homme vienne ici, & qu'il sache qu'il y a un prophete du vrai Dieu en Israël. *Naaman* étant venu à la porte d'*Elisée*, le prophete lui envoya dire de se laver sept fois dans le fleuve du Jourdain. *Naaman*, à ces paroles, se mit en colere & dit : je croyois qu'il sortiroit au devant de moi, qu'il invoqueroit le nom de son Dieu, & qu'il toucheroit ma lepre. N'avons-nous pas, dans la Syrie, des eaux aussi bonnes que celles du Jourdain ? Il s'en alloit donc tout fâché ; mais ses serviteurs lui dirent : Seigneur, si le prophete vous eût commandé des choses fort difficiles, vous eussiez dû lui obéir ; pourquoi donc ne faites-vous pas une chose si aisée, puisqu'il vous l'ordonne ? *Naaman* pensa que ses domestiques avoient raison, & s'étant lavé sept fois, il fut guéri de sa lepre. Alors il vint remercier le prophete, & lui apporta des présens magnifiques, en lui promettant de n'avoir jamais d'autre Dieu que le Dieu d'Israël. *Elisée*, quoiqu'il fût fort pauvre :

comme vous l'avez vu, ne voulut recevoir aucun présent de *Naaman*, ce qui fâcha beaucoup son serviteur; & lorsque *Naaman* fut parti, ce valet avare courut après lui, & lui dit: Seigneur, il vient d'arriver chez mon maître un fils de prophete, qui est pauvre, & mon maître m'a dit: courez après *Naaman*, & lui demandez deux robes & une somme d'argent, que je veux donner à cet homme. *Naaman* lui donna ce qu'il demandoit, & ce domestique d'*Elisée* porta cet argent & ces deux robes dans une maison où il les cacha. Quand il fut retourné, *Elisée* lui dit: d'où venez-vous? D'aucun endroit, répondit le serviteur. Pourquoi mentez-vous, dit le prophete? j'étois présent, lorsque vous avez reçu l'argent & les robes: gardez-les; mais en même tems, gardez la lepre de *Naaman*, pour vous & pour votre postérité. A peine le prophete eut-il achevé de parler, que son valet fut couvert de lepre, en punition de son avarice, de son vol, & de son mensonge.

Madem. Bonne.

Vous voyez, *Miss Molly*, combien l'avarice est un vilain péché. Ce serviteur du prophete devient un menteur & voleur, par amour de l'argent. Cette passion change le caractère, & au lieu de diminuer avec l'âge, comme les autres passions, elle va toujours en

augmentant. Continuez, *Lady Charlotte*, &c après que nous aurons fini nos histoires, je vous raconterai la mort terrible de deux avarés, arrivée de notre tems.

Lady Charlotte.

Le roi de Syrie, qui avoit dessein de détruire le royaume d'Israël, y envoyoit souvent des troupes pour faire des entreprises; mais c'étoit presque toujours inutilement, parce que le prophete *Elisée* avertissoit le roi d'Israël, qui se tenoit sur ses gardes. Le roi de Syrie, voyant que tous ses desseins étoient découverts, crut qu'il y avoit quelques-uns de ses sujets qui le trompoient. Ses serviteurs lui dirent: Seigneur, personne ne vous trahit; mais ne savez-vous pas que le prophete *Elisée* fait tout ce que vous dites, quand même vous parleriez tout seul dans votre chambre. Le roi voulant se venger d'*Elisée*, envoya un grand nombre de soldats, pour le prendre dans une ville où il étoit. Le serviteur du prophete voyant ces soldats, eut une grande peur; mais *Elisée* lui dit: ne voyez-vous pas que ceux qui nous défendent sont en plus grand nombre que ceux qui nous attaquent? En même tems, il pria Dieu d'ouvrir les yeux de ce serviteur, qui vit toute la montagne couverte de chevaux & de chariots de feu. En même tems, Dieu, à la priere du prophete, éblouit

les yeux de ceux qui venoient pour le prendre , & il leur dit : suivez-moi , je vous menerai dans un lieu où vous trouverez l'homme que vous cherchez. Ils le suivirent , & il les mena dans la ville de Samarie , capitale du royaume d'Israël. Alors leurs yeux furent ouverts , & ils eurent une grande peur , de se voir au milieu de ses ennemis , & en leur pouvoir. Le roi d'Israël demanda à *Elisée* , tueraï-je ces gens-là ? Gardez-vous en bien , dit le prophete ; au contraire , donnez leur à boire & à manger. Ces gens-là étant retournés vers leur maître , ils lui raconterent le bon traitement qu'ils avoient reçu , & le roi de Syrie en fut si touché , qu'il laissa les Israélites en repos pour un peu de tems.

Cependant les enfans des prophetes , qui se tenoient auprès d'*Elisée* sur le Carmel , le prierent de venir avec eux , parce qu'ils vouloient aller couper du bois pour se faire des cabanes. Le prophete y consentit , & l'un d'eux ayant laissé tomber sa coignée dans l'eau , vint tout affligé , lui raconter ce malheur. Ce qui le fâchoit le plus , c'est que cette coignée n'étoit pas à lui , & qu'il l'avoit empruntée. *Elisée* le consola , & lui ayant demandé en quel endroit le fer étoit tombé , il y jeta un morceau de bois , & le fer revint sur l'eau.

Madem. Bonne.

Remarquez, Mesdames, que le meilleur moyen de désarmer nos ennemis, est de leur rendre le bien pour le mal. Si *Elisée* eût consenti à la mort de ces hommes qui vouloient le prendre, il n'eût pas procuré la paix aux Israélites.

Remarquez encore, avec quel soin Dieu garde ses serviteurs. Si nous avions les yeux ouverts, nous verrions que Dieu nous environne sans cesse de son secours, pour nous délivrer de mille périls que nous ne connoissons pas. De combien d'accidens fâcheux, Dieu ne nous a-t-il pas sauvés ? Nous connoîtrons tout cela au jour du Jugement.

Lady Mary.

Ma Bonne, vous nous avez promis une histoire.

Madem. Bonne.

C'est celle d'un magistrat nommé Monsieur *Tardieu*. Je vous le nomme, Mesdames, parce que c'est une chose publique. Cet homme, qui étoit fort avare, voulut se marier. Ce n'étoit ni la beauté, ni la jeunesse, ni la vertu, qu'il recherchoit dans une épouse ; il vouloit une femme riche & aussi avare que lui. Il la trouva telle qu'il la souhaitoit ; car il n'y eut jamais, je crois, une femme aussi

intéressée; son mari, auprès d'elle, pouvoit passer pour un homme libéral. Il acheva de se perdre dans la compagnie d'une telle femme. Un volume entier ne seroit pas assez grand pour contenir le récit de toutes les violences de ces deux personnes. Cette femme commença par mettre dehors les domestiques, & ensuite elle inventa des moyens jusqu'alors inconnus, pour gagner ou épargner l'argent. Son mari vendoit la justice, & quand un criminel avoit beaucoup d'argent, il étoit sûr d'avoir sa grace. Comme on connoissoit l'humeur de ce juge, tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, lui faisoient des présens. Un jour, on lui apporta deux dindons; sa femme garda le plus petit, qu'elle fit cuire elle-même pour leur dîner, & envoya vendre l'autre au marché, parce qu'il étoit extrêmement pesant. Quel fut son désespoir, lorsqu'elle apprit que le plaideur qui lui avoit fait ce présent, avoit mis une bonne somme d'or dans le ventre! Elle manqua à en devenir folle. Elle voloit tout ce qu'elle pouvoit attrapper, & n'entroit jamais chez un pâtissier de ses voisins, qu'elle ne lui prît quelques biscuits. Cet homme, pour la punir & se venger, mit un vomitif dans un biscuit qu'il laissa traîner exprès, ce qui la rendit extrêmement malade. Elle se faisoit des jupes avec des theses de latin dont on faisoit présent à

son mari. Je vous ai dit qu'elle avoit renvoyé ses domestiques, & qu'elle vivoit seule avec son mari; elle avoit fait faire des serrures qui s'ouvroient par un secret, & il n'y avoit qu'eux qui fussent les ouvrir; cette précaution ne put lui faire éviter son malheur. Des voleurs trouverent le moyen de se glisser dans sa maison, & l'égorgerent avec son mari. Il est vrai que ces voleurs ne purent jamais sortir, parce qu'ils ne savoient pas le secret des portes; ainsi on les trouva dans la cheminée, où ils s'étoient cachés; mais leur châtiment ne rendit pas la vie à ces avarés. que personne ne plaignit.

Lady Mary.

Ma Bonne, vous nous avez dit dans la dernière leçon que le prince *Pythius* avoit des mines d'or: je ne fais pas ce que cela veut dire; apprenez - le nous.

Madem. Bonne.

De tout mon cœur, ma chere. Vous voyez que le dessus, ou la surface de la terre produit des arbres, de l'herbe, des fleurs & des fruits. Et bien, le dedans de la terre produit les métaux, dont le premier & le plus parfait est l'or.

Lady Mary.

Comment, ma Bonne? les guinées se trou-

vent-elles dans la terre, comme les choux dans le jardin ?

Madem. Bonne.

Pas tout-à-fait, ma chere; l'or est d'abord mêlé avec de la terre. Quand on a découvert qu'il y a des mines d'or dans un endroit, ou qu'on le soupçonne, on fait des trous fort profonds dans la terre; on y fait descendre des hommes, & ces misérables sont quelquefois écrasés sous la terre qui s'écroule, c'est-à-dire, qui retombe sur eux. On tire de grands paniers de cette terre, qui est mêlée avec l'or que l'on sépare. On prend ensuite celui dont on veut faire des guinées, & on le porte à la Monnoie, pour le travailler.

Miss Belotte.

Mon Dieu ! ma Bonne, que ces pauvres gens qui travaillent dans les mines, sont à plaindre !

Lady Spirituelle.

Ceux qui vont chercher des perles au fond de la mer, ont encore plus de peine. J'ai lu il y a quelque tems, qu'ils y trouvent de gros poissons qui les mangent.

Lady Mary.

C'est pour rire qu'on a écrit cela, Madame ; est-ce qu'il y a des poissons assez grands pour manger les hommes ?

Madem. Bonne.

Vraiment, ma chere, il y a des poissons

aussi grands que cette chambre , d'autres aussi grands qu'une maison , ce sont les baleines ; mais ce ne sont pas ceux-là , qui font du mal aux pauvres pêcheurs de perles ; il y en a une quantité d'autres qui sont beaucoup plus petits , & qui sont extrêmement dangereux. Le Requin , par exemple , n'est pas plus grand qu'un veau ; mais il a des dents tranchantes comme des rasoirs , & il coupe d'un seul coup la jambe ou la cuisse d'un homme : heureusement on le voit venir de loin. J'ai oui dire à un de mes amis qui a beaucoup voyagé , qu'étant un jour dans un vaisseau par un tems extrêmement calme , il lui prit envie de se baigner. Il descendit donc dans la mer , & se tenoit à une corde. Tout d'un coup il vit venir un de ces cruels animaux , & il n'eut que le tems de crier qu'on le *hissât* , c'est-à-dire , qu'on le tirât avec cette corde. Quand il fut hors de l'eau , & tout près du bord du vaisseau , le poisson s'élança en l'air , pour lui attraper la jambe , mais heureusement il le manqua.

Lady Charlotte.

J'avois pitié des poissons qu'on pêchoit ; je pensois que c'étoit dommage de les tuer , puisqu'ils ne faisoient mal à personne ; mais à présent on pourroit les détruire tous , sans que j'en fusse touchée.

Miss Champêtre.

Nous avons beaucoup d'étangs dans notre terre, & l'on y pêche très-souvent. La première fois que je vis pêcher, j'étois fort petite alors, je me mis à pleurer, lorsque je vis les pauvres poissons se débattre sur l'herbe avant de mourir; mais tout à coup il me vint une pensée. Pour attraper ces poissons on mettoit au bout de la ligne des vers, ou des poissons fort petits. Je me dis donc à moi-même, si ces gros poissons n'avoient pas voulu manger leurs petits camarades, ils n'auroient pas été pris; c'est leur cruauté envers leurs semblables, qui est cause de leur mort; ils ne méritent donc pas que je les plaigne. Effectivement depuis ce tems-là, je pêche fort bien moi-même, sans avoir aucune compassion pour les poissons que je prends. Les grands, qui aiment à manger ceux qui sont plus petits qu'eux, méritent d'en trouver de plus grands qu'eux, qui les mangent à leur tour.

Lady Spirituelle.

Véritablement cela est juste; mais pour revenir à nos pêcheurs de perles, ce sont des hommes qu'on accoutume dès leur jeunesse à retenir leur respiration; on les nomme *plongeurs*. Quand ils ont pris l'habitude de rester quelque tems dans l'eau sans respirer, on leur attache un panier devant eux, puis on leur passe une corde par dessous les aisselles,

& on leur attache une autre corde à la main. Cette corde tient à une cloche qui est au bord du bateau. Dans cet équipage, on les descend au fond de la mer, & ils se dépêchent de remplir leurs paniers d'huitres. Quand il est plein, ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils sonnent la cloche, on les retire, puis ils retournent encore. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on dit qu'en touchant ces huitres, ils connoissent s'il y a de grosses perles dedans, & qu'il arrive quelquefois qu'ils ouvrent ces huitres & avalent les perles.

Madem. Bonne.

Je l'ai oui dire aussi; mais cela me paroît difficile à croire. Si cela est vrai, nous ne pouvons assez admirer la folie des hommes qui semblent compter leur vie pour rien, quand il s'agit de s'enrichir; car ils peuvent fort bien étouffer, pendant le tems qu'ils emploient à ouvrir ces huitres. Dites-nous votre histoire, *Miss Sophie.*

Miss Sophie.

Les Israélites, après avoir été quelque tems en paix avec les Syriens, virent recommencer la guerre, & le roi des Syriens mit le siège devant Samarie. Comme il n'y avoit pas beaucoup de vivres dans cette ville, il y eut bientôt une si grande famine, que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pieces d'argent;

une petite mesure d'ordure de pigeon , fut aussi vendue cinq pieces.

Un jour que le roi d'Israël passoit sur la muraille , une femme lui cria : Seigneur , rendez - moi justice. Quel mal vous a - t - on fait , lui demanda le roi ? Seigneur , lui répondit-elle , ma voisine & moi nous sommes convenues de manger nos enfans : hier , j'ai fait bouillir le mien & j'en ai donné la moitié à cette femme ; & aujourd'hui elle a caché son fils , & ne veut pas m'en donner la moitié. Le roi , saisi d'horreur , déchira ses habits , & l'on vit qu'il avoit un sac sur sa chair pour fléchir la justice de Dieu ; mais au lieu de porter ce sac , il auroit dû renoncer à ses mauvaises inclinations , & c'est à quoi il ne pensoit pas ; au contraire , il se mit dans une grande colère , & jura de faire couper la tête à *Elisée*. Comme il envoyoit des soldats pour le prendre , le prophete , qui étoit assis avec ses disciples , leur dit : je vois le fils du meurtrier qui envoie des soldats pour me tuer. Le roi suivoit ces soldats , & le prophete lui dit : demain à cette heure , le bled & l'orge se donneront presque pour rien aux portes de Samarie. Un seigneur qui accompagnoit le roi , dit à *Elisée* : à moins que Dieu ne fasse pleuvoir des vivres , cela ne se peut. *Elisée* lui répondit : vous le verrez ; mais vous n'en mangerez pas.

Cependant Dieu fit entendre aux oreilles des Syriens, un grand bruit de chariots & de chevaux ; & comme ils crurent qu'il venoit une grande armée au secours de Samarie, ils se sauverent en grande hâte & abandonnerent leurs vivres & leurs bagages. Le camp resta donc tout seul, & personne ne savoit cela dans la ville. Dans ce tems-là, les lépreux n'avoient pas permission de demeurer dans la ville, ils étoient obligés de rester hors des portes : or il y avoit quatre de ces lépreux qui prirent résolution d'aller se rendre aux Syriens ; car ils disoient en eux-mêmes : il vaut mieux que ces gens-là nous tuent, que de mourir ici de faim. Ils furent fort étonnés de trouver le camp abandonné ; & ayant bu & mangé, ils prirent ce qu'il y avoit de meilleur & furent le cacher. Bientôt après ils se reprocherent de ne pas donner cette bonne nouvelle à la ville : ils y revinrent donc, & comme il étoit nuit, on fit éveiller le roi. Il crut d'abord que les Syriens s'étoient mis en embuscade ; & pour le découvrir, il envoya deux hommes à cheval. Il ne pouvoit pas en envoyer une plus grande quantité ; car on avoit mangé tous les chevaux, & il n'en restoit que cinq dans toute la ville. Ces deux hommes trouverent tous les chemins couverts d'habits & d'autres choses, que les Syriens avoient jetés, pour fuir plus vite, & ils

revinrent dire cela au roi. Alors le peuple courut en foule au camp ennemi ; mais pour empêcher qu'il n'y eût du désordre à la porte, le roi commanda à ce seigneur qui avoit douté de la parole d'*Elisée*, de s'y tenir. Il vit véritablement la grande quantité de bled qu'on y apportoit , & qu'on vendoit à très-bon marché ; mais il n'en goûta pas ; car il fut écrasé par la foule. Ainsi la parole que Dieu avoit dite par son prophète, fut accomplie.

Miss Belotte.

Cette histoire fait dresser les cheveux à la tête ; une mere manger son fils !

Miss Sophie.

Ma Bonne, j'ai entendu dire qu'il y a des peuples qui tuent leurs peres quand ils sont vieux , & qui les mangent ensuite ; cela est-il vrai ?

Madem. Bonne.

Les Iroquois, peuples qui habitent dans l'Amérique Septentrionale, le faisoient autrefois ; mais à présent ils ne le font plus. N'allez pas croire, mes enfans, qu'ils fissent cela par méchanceté. Tout au contraire, quand les Européens vinrent dans leur pays, & qu'ils furent que chez nous on laissoit vivre les vieilles gens, & qu'on les enterroit ensuite, ils nous trouverent fort cruels. Quelle barbarie, disoient-ils, de laisser souffrir des personnes qui nous ont donné la vie, & de les

jeter ensuite dans un trou pour être mangées des vers ! Nous avons bien plus d'amour pour nos parens , ajoutoient-ils ; nous leur épargnons les incommodités dans une grande vieillesse , & nous leur donnons notre estomac pour tombeau. En mangeant la chair de nos peres, nous nous rendons présentes leurs belles actions , & nous faisons passer leur courage en nous , & en nos petits enfans.

Lady Mary.

Mesdames , quand j'étois petite , ma Bonne s'amusoit à se moquer de moi , & elle me propoisoit d'être reine de ces honnêtes gens-là.

Madem. Bonne.

Je ne me moquois point de vous , ma chere ; je cherchois à connoître vos sentimens , & j'en fus fort édifiée. Oui , Mesdames , je dis à ma chere *Mary* que les reines de ce pays-là n'avoient que des habits de peau , des colliers de coquillages ; qu'elles couchoient quelquefois dans la neige , & qu'elles étoient très-mal nourries. Tout cela ne la dégoûta point , elle consentoit de bon cœur à souffrir toutes ces incommodités , pour faire connoître le bon Dieu à ces pauvres gens , & pour leur apprendre à vivre en société.

Miss Molly.

Est-ce que ces gens-là ne connoissent pas qu'il y a un Dieu ? Ne voyent-ils pas bien le Ciel

Ciel & la terre, & ne pensent - ils pas qu'il faut qu'il y ait un Dieu, qui ait fait toutes ces belles choses ?

Madem. Bonne.

Vous avez raison ; ma chere ; les peuples les plus barbares ont été frappés du grand spectacle de l'Univers, & ont compris que les hommes n'ayant pu faire ce qu'ils admiroient, il falloit nécessairement qu'il y eût quelque chose au - dessus de l'homme, qui méritoit leur respect & leurs adorations. Chaque peuple s'est fait, à cet égard, des idées particulières. Les peuples du Pérou adoroient le soleil, aussi bien que ceux du Mexique. Les Iroquois & les autres Sauvages de l'Amérique Septentrionale, disent qu'il y a un grand esprit qui a tout fait, & ils l'adorent. Ils croient qu'il y a au dessous de lui plusieurs esprits, qu'ils appellent *Manitous*, dont les uns sont bons & les autres méchans. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils honorent davantage les mauvais que les bons, & qu'ils leur font quantité de présens.

Lady Violente.

Cela est bien ridicule ; & pourquoi font-ils cela, ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Par la même raison que quelques peuples de l'Asie prient & honorent le diable plus que Dieu, quoiqu'ils en ayent l'idée. Dieu est si

bon, disent-ils, qu'il n'a pas besoin d'être prié pour nous faire beaucoup de bien, cela lui est naturel. Mais comme le diable est un méchant, il a besoin d'être désarmé par nos prières & nos présens, sans quoi il se laisseroit aller au penchant dominant qui le porte à nous faire du mal.

Miss Belotte.

Les Iroquois croient-ils qu'il y a un paradis & un enfer?

Madem. Bonne.

Ils croient que l'ame est immortelle, & qu'elle va après la mort dans un grand pays où elle sera traitée selon ses œuvres. Les ames de ceux qui ont bien vécu, trouveront dans ce pays beaucoup d'animaux & de poissons, en sorte qu'ils pourront chasser & pêcher tout à leur aise. Elles y auront aussi de grands festins, où l'on chantera & dansera beaucoup. Comme ces peuples passent leur vie à chasser & à pêcher, & qu'ils aiment passionnément la musique & la danse, ils font de ces choses le bonheur de l'autre vie. Quand un Iroquois meurt, on enterre avec lui son arc, ses fleches & les autres choses dont on croit qu'il aura besoin dans l'autre vie. Ils ont aussi des especes de prêtres, qu'ils nomment *Jongleurs*; quand ils sont malades, ils les font venir pour chasser le mauvais Manitou qui cause leurs maladies. Ce Jongleur fait des contor-

fiens, des grimaces, & si le malade guérit, ces pauvres gens lui en ont beaucoup d'obligation, & lui font de grands présens.

Lady Violente.

Vous ne sauriez croire, ma Bonne, combien j'aime à connoître les mœurs de tous ces peuples. Je vous prie de nous dire tout ce que vous en savez.

Madem. Bonne.

Ils habitent par villages, c'est-à-dire, qu'une certaine quantité de ces Sauvages se bâtissent des cabanes à côté l'une de l'autre. Alors ils se choisissent un chef parmi ceux qui se sont distingués à la guerre.

Miss Sophie.

Et avec qui ces peuples font-ils la guerre?

Madem. Bonne.

La seule Amérique Septentrionale est d'une grandeur prodigieuse, encore n'a-t-on pas été jusqu'au bout. Ce grand & vaste pays est tout rempli de bois & de lacs, & peuplé d'une infinité de nations toutes différentes les unes des autres, c'est-à-dire, qu'ils ont une autre physionomie. Les uns sont blancs comme nous, d'autres ont la couleur olivâtre; les uns ont la tête plate, les autres l'ont pointue. Tous ces peuples se font continuellement la guerre, & ils la font d'une manière si cruelle qu'ils parviennent enfin à se détruire. Ils tuent leurs prisonniers de guerre &

les font rôtir, pour les manger ; mais n'allez pas croire qu'ils attendent qu'ils foyent morts, pour les faire cuire : on les rôtit tout vivans & à petit feu , c'est - à - dire , qu'ils sont loin du feu , & restent fort long - tems à souffrir , avant que de perdre la vie.

Lady Mary.

Comment les autres ont - ils le courage d'entendre les cris que doivent jeter ces pauvres malheureux que l'on fait tant souffrir ?

Madem. Bonne.

Ceux que l'on brûle ainsi ne crient point , ma chere ; ils feroient déshonorés , & passeroient pour n'avoir point de courage. Au contraire, ils composent une chanson, qu'ils nomment leur chanson de mort, dans laquelle ils racontent toutes leurs belles actions, & ces belles actions sont d'avoir brûlé plusieurs hommes de la nation de ceux qui les brûlent actuellement ; ils chantent ainsi jusqu'à leur mort, & comme s'ils n'étoient pas assez tourmentés par le feu, les femmes & les enfans se divertissent à les tourmenter encore. Quelquefois, il y a des gens prisonniers assez heureux pour éviter ce cruel traitement. Une femme sauvage qui a perdu un fils dans le combat, a la liberté d'en choisir un autre parmi les prisonniers, & alors il est regardé comme le fils de celle qui l'a adopté.

Lady Violente.

Ces gens-là qui chantent pendant qu'on les brûle, ont été sans doute à l'école chez les Lacédémoniens. Vous souvient-il, ma Bonne, de cet enfant qui avoit volé un renard ?

Madem. Bonne.

Je m'en souviens, ma chere ; mais il y a peut-être quelques-unes de ces Dames, qui ne savent pas cette histoire ; ainsi je vous prie de la raconter, & toutes les fois que vous en ferez quelqu'une qui viendra à propos de ce que nous dirons, je vous prie de la raconter aussi ; cela vous habituera à parler françois.

Lady Violente.

Si j'avois su votre intention, ma Bonne, je vous en aurois déjà raconté quelques-unes ; par exemple, quand vous nous avez parlé des Iroquois, qui tuent leurs peres pour leur épargner les incommodités de la vieillesse, cela m'a rappelé cet excellent remede contre la colique, que vous m'appriâtes il y a deux ans. Je vais commencer par l'histoire du petit garçon de Sparte, & je dirai l'autre ensuite.

Dans la ville de Sparte, on donnoit permission aux enfans de venir dans les salles publiques où l'on mangeoit, & d'y voler tout ce qu'ils pourroient, pourvu qu'on ne s'en appercût pas ; car si l'on decouvroit leur vol,

ils feroient méprisés , & ils craignoient le mépris plus que la mort. Un jour, un jeune garçon vola un petit renard , & le cacha sous sa robe. Ce renard qui s'impatientoit d'être mal à son aise , déchira tout le ventre du petit garçon. Vous sentez bien, Mesdames, qu'il devoit souffrir les plus grandes douleurs ; cependant il ne jeta pas un cri , dans la crainte qu'on ne découvrit son vol , & il tomba mort sans s'être plaint.

Miss Molly.

Ce doit être un joli pays , que Sparte , puisqu'on accoutumoit les enfans à voler ; on n'étoit pas en sûreté dans sa maison , & les gens riches étoient à tout moment en danger de devenir pauvres.

Madem. Bonne.

Il n'y avoit ni pauvres ni riches à Sparte , comme nous vous l'expliquerons la première fois... Mais , qu'avez-vous Lady *Violente* , vous faites une vilaine grimace ; qu'est-ce qui vous fâche , ma chère ?

Lady Violente.

Ne voyez-vous pas que *Miss Molly* m'a interrompue ? j'avois encore une autre histoire à raconter ; que ne me l'a-t-elle laissé dire avant de parler ?

Madem. Bonne.

Ecoutez - moi bien , ma chère. Si cela vous étoit arrivé l'année passée , je n'aurois eu

garde de vous reprendre ; vous étiez alors une sottie petite fille qu'il falloit flatter ; mais aujourd'hui que vous êtes une Dame raisonnable & pleine d'esprit , je vous dirai que vous êtes une orgueilleuse , & un esprit mal fait , de boudier pour une semblable bagatelle. J'avoue qu'il eût été plus poli à Miss *Molly* d'attendre pour parler que vous eussiez fini , car il ne faut jamais interrompre personne ; mais parce qu'elle a manqué de politesse , faut-il que vous manquiez de bon sens ? Y a-t-il rien de si sot que de se fâcher contre une personne qui n'a pas eu dessein de vous offenser ? Convenez-en , ma chere , & au lieu d'être fâchée contre votre compagne , pensez au contraire qu'il seroit fort heureux de rencontrer souvent de pareilles aventures , parce que cela vous accoutumeroit à vaincre vos passions , & sur-tout à être contrariée. Vous n'aimez pas cela , ma chere... mais vous riez.

Lady Violente.

Oui , & je pleure en même tems , quand je pense que pour avoir la liberté de me dire des injures , vous avez commencé à me faire des complimens , je ne puis m'empêcher de rire de votre ruse. Vous avez bien de la malice , ma Bonne ; vous ressemblez à Maman : quand elle veut me faire prendre une médecine , elle l'enveloppe dans des confitures.

Madem. Bonne.

Et quel mal y a-t-il à cela, ma chere ? Pourvu qu'on puisse venir à bout de vous faire prendre la médecine, qu'importe la chose dans laquelle on l'enveloppe. Êtes-vous fâchée que j'aye cherché à vous mettre de bonne humeur, en vous flattant un peu, pour vous engager à bien recevoir la petite correction que j'avois envie de vous faire.

Lady Violente.

J'en suis bien aise, & j'en suis fâchée tout à la fois. J'en suis bien aise, parce que peut-être je me serois mise en colere sans cela ; mais je suis fâchée d'être encore si sotte, qu'il faille prendre tant de précautions avec moi, cela me rend honteuse.

Madem. Bonne.

Voilà d'excellentes dispositions. D'ailleurs, ma chere, quand je dis que j'ai commencé par vous flatter, je m'exprime mal ; je n'ai point exagéré ; il est certain que vous vous êtes si fort corrigée, que vous n'êtes plus reconnoissable ; il est vrai aussi, qu'il reste encore un grand ouvrage à faire ; mais je réponds que vous en viendrez à bout, ce qui ne m'empêchera pas de prendre toujours en vous avertissant de vos fautes, toutes les précautions que je croirai nécessaires pour ne vous pas fâcher ; la politesse & l'humanité l'exigent. Je serois très-contente si je pouvois

vous apprendre par mon exemple, comment vous devez reprendre ceux qui dépendront de vous quelque jour. La première fois nous écouterons votre histoire, & nous dirons un mot des loix des Lacédémoniens: aujourd'hui nous n'avons que le tems nécessaire pour répéter la géographie.

Lady Louise.

Comme vous nous avez beaucoup parlé de l'Amérique, aujourd'hui, voudriez - vous avoir la bonté de nous donner une idée de cette partie du monde.

Madem. Bonne.

De tout mon cœur, Mesdames; *Lady Sensée*, dites à ces Dames tout ce que vous savez au sujet de l'Amérique.

Lady Sensée.

On appelle l'Amérique le Nouveau Monde, parce qu'elle n'a été découverte qu'en 1493. On croit pourtant que les anciens en avoient quelque connoissance, & que c'étoit ce vaste continent qu'ils nommoient l'Isle Atlantique. Quoique ce soit *Christophe Colomb*, Génois, à qui l'on doit la découverte de ce grand pays, l'honneur en est demeuré à *Vespuce Améric*, qui lui a donné son nom. L'Amérique étant située dans trois zones, a des climats très-différens. Dans quelques endroits, il y fait des chaleurs prodigieuses, en d'autres un froid excessif, & en d'autres le

climat est tempéré. On divise l'Amérique en Méridionale, & en Septentrionale. La Méridionale, est une grande presqu'isle, qui a 1330 lieues de longueur, & 940 de largeur.

Lady Lucie.

Je vous demande pardon, Madame, ne vous trompez-vous point? cette partie de l'Amérique a-t-elle une si prodigieuse longueur?

Madem. Bonne.

Elle ne se trompe pas, ma chere; cette partie du monde est plus grande que les trois autres. Je me souviens d'avoir oui dire que M. *Pen* & Milord *Baltimore* ont eu un procès pour des terres qui leur appartennoient dans ce pays. Il étoit question de la trente-deuxieme partie du monde.

Miss Champêtre.

La terre ne fait pas un objet aussi considérable en ce pays-là qu'ici; j'y suis héritiere d'une isle dont on dit des merveilles, & qui me rendroit une grande Dame, si on pouvoit la transporter dans ces quartiers.

Lady Louise.

Eh! ma chere, vous qui avez un si grand amour pour la solitude, vous devriez vous transporter dans cette isle; comme vous en seriez souveraine, vous pourriez en fermer l'entrée à tous les hommes, & vous y seriez aussi seule que vous le souhaitez.

Miss Champêtre.

Vous vous moquez de moi, ma chere; mais j'entends raillerie. Je suis pourtant bien aise de vous dire que je ne suis point une misantrophe, ni une sauvage; j'aime la société, & si je pouvois toujours me trouver en une compagnie telle que celle-ci, je vous jure que je ne regretterois pas ma solitude. Je vais vous dire pourquoi j'aime mes bois: c'est que les arbres sont muets & ne me disent pas d'impertinences, au lieu qu'à Londres, je suis obligée de passer une partie de ma vie à en écouter. On dit qu'on a trouvé une maniere de caractere, ou plutôt de traits, pour peindre les conversations, je vous assure que je peindrois dans une page toutes ou du moins la plus grande partie de celles que j'ai entendues, depuis que je suis ici; tout roule sur une vingtaine d'impertinences qu'on répète de mille manieres différentes.

Madem. Bonne.

Vous me surprenez, ma chere; je connois la plupart des Dames que vous voyez, & ce sont des personnes du premier mérite.

Miss Champêtre.

Cela est vrai, ma Bonne, & j'ai un vrai plaisir quand ma mere va prendre le thé le matin avec ces Dames; comme elles sont seules, la conversation est charmante & j'en profite. L'après-dîner c'est toute autre chose: ces Da-

mes d'esprit sont obligées de recevoir des sottises, & de parler avec elles de toutes les pauvretés dont ces dernières ont la tête remplie.

Madem. Bonne.

Je les en estime davantage, ma chère; c'est avoir beaucoup d'esprit, que de le cacher avec de telles femmes, & de se mettre à leur portée.

Miss Champêtre.

Oh! je les admire aussi & je les estime; mais je serois bien fâchée d'être jamais dans l'occasion de les imiter. Je trouve la vie trop courte, pour perdre le tems & me gêner. Il y a mille personnes à qui les babillardes peuvent conter tout à leur aise, toutes les fadaïses qu'elles souhaitent, il n'est pas nécessaire que j'en augmente le nombre; que fais-je si à la fin je ne deviendrois pas aussi sotte que toutes ces femmes-là.

Madem. Bonne.

C'est-à-dire que vous croyez vous suffire à vous-même, & que vous prétendez ne vous gêner pour personne? Cela n'est pas juste, ma chère; la société ne subsiste que par le sacrifice mutuel qu'on se fait de ses inclinations, & si vous continuez à penser comme vous faites, je vous enverrai dans votre isle.

Miss Champêtre.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît, ma Bonne.



Que cet exemple te rende Sage.



THE END OF THE WORLD

J'aime beaucoup à me gêner pour mes amis. Je vous promets même de me gêner pour les autres quand il le faudra, mais ce sera toujours avec répugnance, & tant que je le pourrai sans blesser la bienfaisance, j'en éviterai les occasions. Etes-vous contente de moi à présent ?

Madem. Bonne.

Oui, ma chere, à peu près, du moins ; pour l'être tout-à-fait, je voudrois que vous pussiez être heureuse par tout ce que vous ferez obligée de faire : cela viendra. Reprenons l'Amérique.

Lady Sensée.

On divise l'Amérique Méridionale en sept parties, qui sont, le Pérou, le Paraguai, le Chili, la Terre Magellanique, le pays des Amazones, la Terre Ferme & le Brésil.

Le Pérou est le plus riche pays du monde, & appartient au roi d'Espagne. Il fut découvert par *François Pizaro*. La capitale du Pérou est Lima. Quoiqu'il y ait peu de rivières dans ce pays, il est assez fertile. On trouve dans le Pérou une grande chaîne de montagnes, qu'on nomme les *Cordelières*, & qui sont d'une hauteur prodigieuse. Dans cette partie du monde, on trouve en même tems les quatre saisons de l'année. Au bord de la mer, il fait une chaleur étouffante. On monte ensuite une montagne assez longue, mais

fort douce, qui conduit dans une plaine où l'on a bâti la ville de Quito. Dans cette plaine qui est plus élevée que nos plus hautes montagnes, on trouve toute l'année, le printems & l'automne des fruits & des fleurs : en un mot, il n'y fait ni chaud ni froid. Au bout de cette plaine on trouve les Cordelières, au haut desquelles il fait un si grand froid, qu'il est capable d'ôter la vie.

Lady Lucie.

Cela est-il possible, ma Bonne? Le Pérou est dans la zone torride, & ces montagnes qui sont si élevées, sont bien plus proches du soleil que les bords de la mer. Comment donc peut-il y faire si froid?

Madem. Bonne.

Quelques savans en ont conclu que ce n'étoit pas le soleil qui étoit chaud. Nous parlerons de cela quelque jour, à présent il faut nous séparer. Nous irons demain à la campagne, & nous n'en reviendrons Jeudi que pour la leçon; ainsi Mesdames, je n'aurai pas le plaisir de vous voir le matin.